



6

JUIN 1977

la **vie** des communautés religieuses

la **vie** des communautés religieuses

publiée par les Franciscains de la Province Saint-Joseph du Canada

Directeur :

Laurent Boisvert, *o.f.m.*

Comité de rédaction :

René Bacon, *o.f.m.*, René Baril, *o.f.m.*,
Pierre Bisailon, *o.f.m.*, Laurent Boisvert, *o.f.m.*,
Odoric Bouffard, *o.f.m.*

Responsable du secrétariat :

Rita Jacques, *s.p.*



Rédaction et administration :

LA VIE DES COMMUNAUTÉS RELIGIEUSES
5750, boulevard Rosemont
Montréal H1T 2H2 Canada
Téléphone : 259-6911



La revue paraît dix fois l'an

Abonnement : surface : \$ 7.00
par avion : \$10.00

Impression : Imprimerie L'Éclaireur Ltée, Beauceville, P.Q.
Courrier de la deuxième classe — Enregistrement n° 0828



la **vie** des communautés religieuses

Juin 1977
Vol. 35 — No. 6

René Laurentin,

**Le discernement dans le
renouveau charismatique 162**

Si le discernement est nécessaire sur les chemins de l'union à Dieu, il l'est d'autant plus que la vitalité charismatique est plus forte. Pour en parler, l'A. part d'exemples concrets, présente certaines interprétations des faits, porte sur elles un jugement de valeur et propose quelques règles particulières de sagesse. Les charismes considérés dans l'article sont les suivants: guérisons, glossolalie, prophétie, délivrance, discernement du discernement. L'A. termine en énonçant six règles générales de discernement, et en affirmant que le discernement se fera toujours sur le fond d'une certaine qualité spirituelle.

Jean Galot,
s.j.

**Valeurs prophétiques
de la vie religieuse 178**

L'A. précise en quoi consiste la portée prophétique des valeurs les plus essentielles à la vie religieuse. Il observe comment elles répondent encore à des besoins actuels, trouvent une résonance immédiate dans la mentalité contemporaine ou provoquent un choc salutaire. Voici les valeurs considérées dans la présente réflexion: l'attachement radical au Christ, le célibat, la pauvreté, la fraternité, l'esprit des béatitudes, l'édification de la cité de Dieu.

LE DISCERNEMENT DANS LE RENOUVEAU CHARISMATIQUE

Ne croyez pas à tout esprit, mais éprouvez s'ils sont de Dieu, car plusieurs faux prophètes sont venus dans le monde.

Cette recommandation de la *première épître de Jean* n'est qu'un écho de l'Évangile: «Méfiez-vous des faux prophètes... vous les reconnaîtrez à leurs fruits» (Mt 7, 16). L'Évangile parle souvent de ces fruits qu'on discerne à longueur de temps (Mt 3, 8-10; 7, 19; 12, 83; 13, 8, 23, 26; 21, 41, etc.). L'apôtre Paul invite pareillement à bien considérer les fruits de l'Esprit. Il situe formellement le discernement¹ parmi les charismes (1 Co. 12, 10).

1. L'Écriture emploie deux mots pour signifier le discernement.

Ils ont deux valeurs différentes:

1^o *Dokimazo* signifie mettre à l'épreuve, examiner, estimer. L'image sous-jacente est celle de l'homme qui soupèse pour évaluer ou vérifier la valeur de l'objet, comme le changeur examine une pièce de monnaie, pour voir si elle est vraie ou fausse. Le charisme est la mise à l'épreuve et la vérification d'un acte et d'un fruit, la vérification de sa référence à Dieu et à la communauté.

2^o *Diakrino* signifie séparer, trancher, choisir. Ce mot signifie l'art de juger, de distinguer, de faire des choix. C'est cette racine que Paul emploie lorsqu'il parle explicitement du discernement des esprits (*dia-crisis* pneumatôn, en 1 Co 12, 10).

Les deux mots grecs sont interchangeable. Dans la parole du Seigneur aux pharisiens: «Hypocrites, vous savez interpréter (ou discerner) les signes des temps», *Matthieu* 16, 3 emploie le verbe *diakrino* et *Luc* 12, 56 *dokimazo*. Discerner, c'est en un sens interpréter. L'interprétation des langues est au parler en langues ce que le discernement est à l'ensemble des charismes. Mais l'interprétation des langues (1 Co, 14, 5, 13, 26, 27, 28) ou de l'Écriture (Lc 24, 27) est exprimée par un verbe propre: *Hermeneuo* d'où vient herméneutique. La variété des mots grecs ou français employés dans cette note de vocabulaire manifeste la complexité de l'opération qu'est le discernement.

Le discernement est nécessaire sur les chemins de la mystique, c'est-à-dire, plus simplement, de l'union à Dieu. Il est utile pour discerner les vrais charismes qui s'exercent dans la vie de l'Église et des communautés qui la composent. Le discernement est d'autant plus nécessaire que la vitalité charismatique est plus forte, comme il faut un meilleur pilote à un engin plus rapide et plus puissant.

Ce charisme est condition de la durée. À défaut, des Mouvements généreux se fourvoient et se désintègrent. Si le *Renouveau charismatique*, né il y a dix ans (janvier 1967) a subsisté, s'est développé en nombre et en profondeur, c'est grâce à l'exercice constant du discernement. En effet, ce Mouvement, qui sortait des sentiers battus, en restaurant des charismes dont on avait perdu le sens et l'expérience: guérisons, prophéties, glossolalie, délivrance, etc. comportait des risques à la mesure de ce dynamisme et de cette relative nouveauté.

Ces risques ont suscité dans l'Église de très vives appréhensions. Là où ils se sont vérifiés, ils ont été dénoncés, de l'intérieur et de l'extérieur, de manière parfois sévère. Aux U.S.A., à la Pentecôte 1975, William Storrey, un des quatre premiers leaders du Mouvement, qui s'en était éloigné d'abord pour des raisons familiales (non sans quelque déchirement) et s'est fait après cela un observateur extérieur et critique, a publié une interview retentissante où il présente le Renouveau sous les dehors les plus inquiétants. Ces critiques tendent à généraliser les erreurs d'un groupe, voisin de Notre-Dame (Indiana), où certains leaders s'étaient fourvoyés dans un autoritarisme pseudo-charismatique très personnel. Ils soumettaient indiscretement les membres de la communauté à des exorcismes, pénitences et délivrances inconsidérées. Ce que Storrey n'a pas dit, c'est que la communauté en question avait été dissoute avant qu'il la dénonce, car le discernement avait fonctionné. Il eût été normal de le dire. Et l'on aurait aimé aussi que le père Boucher et l'abbé Caffarel, qui ont réédité en France le Mémoire Storrey, en y ajoutant deux textes analogues, situent précisément les erreurs qu'ils dénoncent au lieu de les évoquer en généralisant. Pour le premier, l'erreur fut celle d'un groupe de Toulouse également dissous.

Pour ma part, j'ai eu surtout l'occasion d'admirer comment des erreurs momentanées, qui m'avaient étonné ici ou là, ont été rectifiées. Le temps est venu de tirer au clair la fonction du charisme de discernement, non à l'encontre du Renouveau charismatique, mais à l'intérieur de ce Mouvement qui l'a pratiqué et l'a fait renaître en bonne place parmi les autres charismes.

Comment en parler? Le public n'aime pas les abstractions. Il sou-

haite qu'on parle le plus directement possible des réalités. Nous partions donc d'exemples concrets en schématisant un peu par souci de discrétion et de brièveté. Puisse ce mode d'exposition qui s'arrête à des erreurs ne pas obscurcir la lumière et l'attrait des charismes, et faire respecter les lumières à partir des ombres.

Guérisons

Je citerai pour commencer un cas longuement étudié par un des leaders du *Renouveau charismatique* en France, Bertrand Lepesant, dans un Mémoire inédit intitulé *La guérison par la foi en Jésus Sauveur*. Bertrand Lepesant est un prêtre dans la trentaine qui a une formation psychologique professionnelle. Tout en se consacrant à l'animation effective de groupe dans l'Est de la France, il poursuit des recherches sur l'articulation entre la vie spirituelle et la psychologie, autrement dit entre nature et grâce. Nous n'avons pas à présenter ici les cas entièrement lumineux de guérisons dont il parle, mais seulement celui-ci qui manifeste la nécessité du discernement. Il nous faut réduire son exposé à quelques traits:

Une grande handicapée physique d'une cinquantaine d'années, mais dominant son handicap pour servir d'autres handicapés, arrive dans une assemblée de prière. Il y a un peu de flottement ce soir-là. La prière s'oriente vers la guérison de la visiteuse infirme, qui est venue de loin. Aucun résultat. Certains l'attribuent à un manque de foi. Ils s'essoufflent à intensifier la prière et à la prolonger. Un des participants — pas des mieux équilibrés — tente un forcing en passant de la supplication au commandement: — Je ne suis qu'un pécheur, mais au nom du Seigneur Jésus, lève-toi et marche!

Sans plus de résultat.

Bertrand Lepesant raisonne ainsi cet échec. La prière pour la guérison est partie, non d'une attention à l'Esprit Saint, ni même à *l'infirme qui ne s'était pas exprimée sur ce qu'elle venait chercher*, mais d'une impression toute extérieure: la démarche boiteuse de cette personne.

«La rencontre d'un handicapé est souvent un choc qui amène des réactions la plupart du temps inconscientes: le corps disgracieux et déformé me renvoie à mon propre corps, à mes propres infirmités, à l'aspect que moi-même je pourrais avoir si j'étais ou devenais handicapé. Ceci est une source d'angoisse qui me fait sentir, soit la fragilité de ma propre santé, soit au contraire le fossé très grand entre le handicapé et moi. Ces deux réactions inverses sont toutes les deux une non-acceptation de l'autre en tant qu'autre. Ou bien une attitude de condescendance qui n'est pas dialogue mais pitié. Ou bien refus de la différence en faisant tout pour que cette

différence disparaisse, par une prière pour la guérison. Dans le cas de L., ces deux réactions étaient mêlées».

Qu'est-ce que le Seigneur voulait pour L.? Que lui faisait-il désirer? Qu'était-elle venue chercher? On ne le savait pas et nul n'avait songé à le lui demander. L'initiative de demande de guérison était donc toute humaine, arbitraire et plaquée. L'escalade et le forcing ne pouvaient qu'aggraver l'échec, le malaise, la tristesse et le fossé.

L'erreur faite fut rectifiée sur l'heure, raconte la suite du récit. La prière du groupe fut bientôt recentrée (par le retour d'un leader momentanément absent) sur le vrai don de Dieu: l'Agapè, l'amour dont parle saint Paul. Le malaise fit place à la paix, pour le groupe, et pour la handicapée. Celle-ci était venue avant tout pour la prière. Ses vraies souffrances étaient intérieures. Ce qu'elle souhaitait, c'était qu'une nouvelle infusion de l'amour de Dieu la guérisse dans sa mémoire, son intelligence et son cœur de toute aigreur contre elle-même (contre son handicap), contre les autres. Son handicap physique, elle l'avait surmonté à force d'énergie pour s'occuper d'autres handicapés. Ce partage d'infirmité était important dans son apostolat, il portait ses fruits. Il n'était nullement évident pour elle qu'elle doive demander une guérison physique. La fin de cette réunion de prière lui apporta ce qu'elle désirait, ce qu'elle était venue chercher: guérison intérieure et forces nouvelles.

Autre cas:

À Porto-Rico, au cours de l'une des premières réunions du *Renouveau charismatique*, on amène, sur une voiturette, une femme paralysée depuis des années. Au cours de la prière, elle se lève. Elle est guérie. Elle était venue avec les siens dans cette espérance. On lui demande son témoignage. Elle dit en substance:

— Je comprends maintenant que ma paralysie était complaisance dans l'état de dépendance où je m'étais installée. Inquiète et frustrée, je sentais que ma famille et les serviteurs de la maison s'occupaient de moi quand je n'étais pas bien. Je m'étais enfoncée dans cet état, qui faisait tout graviter autour de moi. Le Seigneur m'a libérée de ce cercle où je m'étais égoïstement enfermée, sans bien m'en rendre compte. Aujourd'hui, je me suis sentie assez forte pour marcher, assumer ma vie, et désormais servir les autres.

Ici le discernement de la guérison a été fait sur-le-champ par la malade guérie. L'action de Dieu, que l'on risquait d'interpréter de manière matérielle et peut-être magique, elle l'interprétait à son vrai niveau: la guérison d'un état de simulation, ou plutôt d'hystérie (inconsciente) qui entretenait l'égoïsme. Elle a reçu la guérison de son impotence physique à travers une guérison psychique, et plus pro-

fondément, une libération morale, qui lui a permis de réorienter ses forces vives.

La glossolalie

Sur le chapitre de la glossolalie, je partirai d'un exemple positif, dont un certain nombre de lecteurs auront été témoins.

À Rome, le lundi de la Pentecôte 1975, les 10 000 participants du Congrès charismatique assistent à la messe du Pape. La veille, les leaders du groupe avaient recommandé la plus grande discrétion dans l'exercice des charismes, afin de ne pas troubler l'ordre de la liturgie romaine. La ferveur s'engagea donc essentiellement dans la participation liturgique. Cela aurait pu suffire. Mais la glossolalie surgit, inopinément, au moment de la Consécration, sous une puissante motion, mais aussi sous une forme étonnante de discrétion. Dans le silence, pendant l'élévation de l'Hostie, on entendit s'élever un murmure léger, une sorte de vibration de l'air, à la limite de l'audible. Cette sorte de chant n'était pas modulé comme d'ordinaire, il était soutenu, sur une seule note, mais très riche en harmoniques. Cela dura le temps de l'élévation, que le Pape prolongea un peu, et cessa lorsqu'il reprit la parole pour la consécration du calice. Le phénomène recommença et s'éteignit de même pendant l'élévation du calice. Cette glossolalie fut si discrète que beaucoup ne s'en aperçurent pas, du moins consciemment, mais ils furent portés néanmoins par la chaleur de cette vibration. Je m'en suis rendu compte en parlant, au Bureau de presse, avec quelques journalistes. Ils ne comprirent pas tout d'abord de quoi je parlais. Ils avaient bien perçu quelque chose, mais sans en prendre conscience. Ils comprirent rétrospectivement.

Voici un autre exemple en contraste:

A N., peu après le Congrès de Rome, la messe est célébrée au terme d'une réunion de prière nombreuse, mais un peu terne. Après la consécration, un participant lance un chant glossolalique de manière bruyante et un peu tendue. L'initiative est suivie de manière hésitante, confuse, bientôt cacophonique... et prolongée. Ce cas s'est renouvelé à vrai dire plusieurs fois et les participants m'ont dit spontanément leur malaise.

Examinons ces deux cas. À Rome, le groupe avait été préalablement invité par les leaders à ne rien faire d'extraordinaire à la messe du Pape, à éviter de choquer le tout venant chrétien de la messe à Saint Pierre de Rome. Il y avait donc chez les 10 000 charismatiques, groupés dans cette foule, une retenue méritoire, car la ferveur et l'enthousiasme étaient grands. Ils s'étaient engagés dans la liturgie du jour, notamment dans le chant liturgique, dont les huissiers remarquèrent le caractère exceptionnellement nourri. L'impulsion du chant en langues est partie sans idée préconçue, sans signal ni décision d'aucune sorte, de manière impromptue mais irrésistible, de l'intérieur du

silence même, et à un niveau très proche du silence. Cette vibration contenue, mesurée, faite de l'harmonie de milliers de glossolalies réduites à un minimum vocal s'est imposée à l'écoute de l'Esprit qui animait cette assemblée, mais aussi, grâce à l'écoute de tous par chacun: écoute du Pape et de la foule tout venant, qu'on ne voulait pas choquer, des leaders qui avaient passé cette consigne de discrétion, à l'écoute enfin de la tonalité infiniment discrète de cette glossolalie à nulle autre pareille. Il eût suffi qu'une seule voix fausse ou qu'on force la note pour que l'harmonie soit détruite: cela ne se produisit, ni la première, ni la seconde fois. On voit par cet exemple, comment le discernement peut devenir en quelque sorte habituel, endémique, fonctionner avec infiniment de tact, comme une seconde nature.

Dans le cas malheureux, au contraire, il y avait une certaine carence de ferveur spontanée, qui eût appelé patience et silence. Ce qui prévalut, ce fut cette avidité que les auteurs anciens appelaient «gourmandise spirituelle», un désir inopportun et immodéré de satisfactions sensibles. Là-dessus s'est greffée l'idée que «la consécration est un bon moment pour le chant en langues». Dieu est là, la ferveur est à son sommet. Ça va partir, comme à la messe du Pape. En fait, c'est parti à faux, sur une certaine crispation, qui a créé la gêne, le malaise. Les uns n'ont pas participé, d'autres ont tenté de s'engager dans le chant ainsi lancé, mais sans qu'il trouve son harmonie. En des cas de ce genre, il a pu arriver que l'harmonie soit récupérée, non sans danger, car ce rattrapage peut encourager à répéter l'erreur initiale. L'erreur n'était pas nécessairement de chanter en langues au moment de la consécration, mais d'en avoir pris l'initiative de manière factice, et non à l'écoute de l'*Esprit*, dans la *communauté*. En matière de charisme, il n'y a pas de recette, et il est heureux que les recettes échouent, car dans le cas contraire, elles se transforment en système et dégradent les charismes en leur substituant l'automatisme, l'autosuggestion, le mimétisme, qui ne font qu'accroître les vains appétits de la gourmandise spirituelle. L'expérience permet de proposer en cette matière les règles suivantes:

1. Là où il est authentique, le parler en langues est gratuit. Il est risqué de vouloir le provoquer sur commande.
2. Il est écoute de l'Esprit, mais aussi du groupe (des autres). Et ces deux écoutes n'en font qu'une. Car l'Esprit se donne dans la communication même du groupe.
3. La glossolalie authentique est harmonieuse, parfois de manière admirable. Toute dysharmonie ou cacophonie est signe d'inauthenticité.

4. La glossolalie est sobre, elle est brève. Les glossolalies qui n'en finissent pas, relèvent, non du don de l'Esprit, mais d'une complaisance ou de la schizophrénie, comme l'ont constaté, de longue date, les psychiatres.
5. Enfin, la glossolalie authentique est source de paix. L'inauthentique, de gêne et de malaise.

Prophétie

À S., une prophétie circule dans les groupes charismatiques: la ville va être détruite. Cette prophétie se répand comme une traînée de poudre. Plusieurs personnes vendent leurs maisons pour échapper à la catastrophe dont les signes avant-coureurs avaient été précisément programmés.

Ce cas m'avait d'abord paru grotesque, tel qu'il m'avait été soumis. Après enquête, il présente beaucoup plus d'intérêt qu'on ne pourrait penser à première vue.

On appelle prophétie une parole qu'un chrétien se sent appelé à dire, dans la prière, au nom de Dieu: une parole que le Seigneur adresse au groupe, dans la foi, pour son bien ou son réconfort. Selon l'étymologie, le prophète est celui qui *parle-au-nom-de* Dieu.

En l'espèce, la prophétie venait d'un homme simple, sans instruction ni culture. Il portait un jugement grave sur certaines défaillances de la foi et des mœurs dans cette ville. Ce jugement rigoureux et tranchant dépassait l'information et les capacités de celui qui les prononçait. D'où la perplexité de certains leaders à juger cette parole à la fois porteuse de lumière dans la foi, et excessive, troublante, par ce qu'elle annonçait avec tant de précision. La prophétie fut portée à l'évêque du lieu, qui juge inopportun et malsain de la diffuser.

Une première cause de méfiance vis-à-vis de cette prophétie, c'est qu'elle était une prophétie de malheur. Et Jean XXIII, homme de bon sens, mais aussi homme de l'Esprit Saint n'aimait pas les prophètes de malheur, parce qu'ils ne sont pas dans le sens de l'espérance ni de la santé psychique. On pourrait être tenté de dire: une prophétie de malheur ne vient pas de Dieu. Mais comme toutes les règles, celle-ci ne peut pas être absolue. Jérémie a prophétisé la ruine de Jérusalem, et s'en prenait aux prophètes optimistes qui entretenaient le peuple dans une euphorie trompeuse en le rassurant systématiquement. Reste qu'il faut se méfier des prophéties de malheur, surtout si elles suscitent une vaine inquiétude plutôt que la conversion.

Nous touchons ici l'essentiel. On juge une prophétie à ses fruits. Ici l'aspect dramatique et sensationnel semble avoir accaparé l'attention. La *prédiction* a fait oublier la *prophétie*, qui est parole pour l'édification de la communauté. Et ce glissement fâcheux empêcha le processus collectif de conversion. Par contre, des gens de la ville utilisèrent la «prédiction» comme une information pour échapper matériellement au châtement. Ces départs en ventes de maisons se situent en dehors de la foi et des fruits de charité que produit l'Esprit Saint.

Bref, la prophétie contenait une lumière mêlée de confusion subjective, comme il arrive souvent. Mais surtout, elle a été reçue de manière matérielle, par polarisation sur ce qu'il y avait de plus frappant et de plus extérieur. En des cas de ce genre, la manière dont le groupe reçoit la prophétie, en développant, dans l'Esprit Saint, la conversion du groupe et une action apostolique appropriée, peut régénérer ce qui était ambigu en cultivant la foi, non la peur et l'évasion.

Cet exemple manifeste l'importance d'un discernement continu dans les prophéties à tous les niveaux.

- D'abord les conditions de prise de parole, selon le type de réunion. À Notre-Dame (USA), à la réunion de 1974, où ceux qui parlaient s'adressaient par micro à une foule de 30 000 personnes, le discernement avait été organisé à la mesure de cet immense meeting et des risques qu'il comportait. On avait d'abord trié, pour le mettre sur le podium, à proximité du micro, des personnes dont le charisme était confirmé. Ensuite on avait convenu qu'avant d'aller au micro, on devait soumettre à plusieurs autres ce qu'on se sentait pressé de dire afin qu'ils jugent si, oui ou non, cela venait de Dieu et convenait à l'assemblée.
- Le discernement doit ensuite s'exercer à la fin des réunions, de manière formelle ou informelle, sur les prophéties et aussi sur le reste, afin de trier le bon et le mauvais, l'or et la paille, de développer les bons germes, et d'éviter le retour de certaines erreurs. Ce discernement est habituel dans les groupes charismatiques. Il est important comme la prunelle de l'œil. Au terme de la grande réunion de Notre-Dame, en 1974, les participants reçurent des feuilles sur lesquelles ils étaient invités à noter comment ils avaient discerné, évalué ces journées de prière, et les lumières de ce discernement collectif profitèrent aux rassemblements suivants.
- Enfin, on reste attentif au développement des suites et des fruits, car c'est dans la durée que peuvent être le mieux discernés les cas ambigus, qui laissent dans la perplexité.

Délivrance

X. a été très frappé de «délivrances» qui se sont produites par la prière. Par son ministère, des gens névrosés, enlisés dans les sciences occultes ont retrouvé leur équilibre humain et spirituel, leur joie de vivre et leur élan vers le Seigneur. D'après ces réussites initiales, X. tend à porter ce diagnostic-type sur des gens en difficulté pour des causes les plus diverses. Lorsque nul résultat ne se manifeste, elle cherche minutieusement avec la personne s'il ne se trouve pas chez elle quelque objet en rapport proche ou lointain avec les sciences occultes. N'y aurait-il pas dans l'appartement un motif décoratif qui serait un signe du zodiaque, un objet offert par une personne adonnée aux sciences occultes. Il faut les détruire. Par ailleurs, lorsque nul résultat ne se manifeste, on prolonge indéfiniment les cérémonies de prière.

Observation: Beaucoup d'hommes vivent aujourd'hui qui paraissent liés, inhibés dans leur joie de vivre comme dans leur élan vers le prochain et vers le Seigneur. Ils en souffrent. Ils ont besoin d'une libération. C'est une évidence. Il est bon que le *Renouveau charismatique* ait su regarder cette réalité au lieu de s'y résigner.

C'est aussi à juste titre qu'il discerne en cette matière deux charismes différenciés:

- L'exorcisme, contre la possession diabolique, qui revient à des hommes qualifiés par l'autorité de l'Église.
- La délivrance, à l'égard de dépendances qui entravent et inhibent un homme dans l'exercice de ses activités, dans son élan, sa joie de vivre, et surtout son élan vers Dieu.

Les dépendances peuvent relever d'attaches très diverses: l'argent, l'ambition, l'eros, la nourriture, l'alcool, la drogue. Chacun de ces facteurs peut cancériser toute une vie. Même le travail intellectuel peut être une drogue et enfermer quelqu'un dans un cercle étroit, qui absorbe et déséquilibre une vie.

Le mot *dépendance* est bien choisi. Il est expressif pour signifier cet état où la liberté du sujet est piégée, où l'élan normal vers Dieu et vers le prochain est compromis, où le sujet tourne rond comme la chèvre attachée à son pieu. La vie est absorbée, déséquilibrée, au détriment de la capacité d'aimer et d'aller aux autres. Le sujet est incapable d'en sortir.

Mais il y a des dépendances spirituelles plus subtiles, par exemple une rancune, ou bien un scrupule. Thérèse de Lisieux a connu cette dépendance-là, qui l'a paralysée, jusqu'à la fameuse libération de Noël 1885. Ce jour-là, elle trouve des forces nouvelles, inconnues, pour assumer sa vie sans repli sur elle-même. Elle découvre un nouvel amour de Dieu et des autres. Elle cesse de pleurer pour des riens, à

commencer par la parole chagrine de son père, et la perspective de mettre pour la dernière fois ses souliers dans la cheminée... Elle trouve les ressources pour faire joyeusement ce qu'elle aurait fait dans les larmes. Elle n'est plus prisonnière de ses inhibitions, de ses inquiétudes. Elle commence, avec la force de Dieu, sa «course de géant»².

De quoi fut-elle libérée alors? Faut-il dire, de l'emprise de la névrose? Des séquelles du péché? D'une action du démon? Ces divers niveaux ne s'excluent pas, le premier étant le plus facile à identifier (Thérèse l'analyse fort bien dans l'*Histoire d'une âme*), et le dernier, le plus difficile.

Pourquoi cette difficulté? C'est que les dynamismes qui traversent notre propre esprit sont inextricablement mêlés, comme le bon grain et l'ivraie, comme les tissus sains et cancéreux dans un organisme. Au niveau le plus profond, il y a les motions gratuites et impondérables de l'Esprit Saint. Mais il y a aussi les suggestions et influx du milieu social, de l'esprit de péché qui habite ce monde et notre propre esprit, enfin de l'esprit du mal. Comme, en définitive, tout ce qui se réalise dans l'homme se réalise *dans son propre esprit* et dans sa propre liberté, il est bien difficile de démêler ces différents facteurs. Une tristesse qui nous envahit, est-ce l'Esprit Saint qui la suscite pour nous stimuler au changement de vie et à la conversion? Ou bien l'Esprit du mal qui tente de nous inhiber, de nous détourner de la bonne voie, de nous paralyser? Souffrons-nous de quelque défaillance psychique, dont il faudrait trouver remède sur ce terrain? Nous reviendrons sur les règles de Saint Ignace en cette matière.

L'erreur, dans le cas cité, c'est que le problème de la délivrance est unilatéralement simplifié, que le discernement dérive vers des objets matériels, et risque ainsi de se détourner de l'essentiel: la conversion spirituelle. C'est qu'il est fait à coups de recettes qui tendent à s'organiser en un système. Et l'assurance propre au système se substitue à celle que donnent les lumières de Dieu.

Lorsqu'un tel système se forme, il tend à se perpétuer lui-même. Il entretient l'autosuggestion et l'on retient unilatéralement ce qui va dans le sens du système. Un rite qui fera diversion, comme de détruire ou brûler un objet pourra procurer un soulagement, une détente, qui sera interprétée comme vérification du diagnostic porté sur la manière dont Satan agit par des objets plus ou moins ensorcellés.

2. R. LAURENTIN, *Thérèse de Lisieux*, Paris 1973, pp. 70-72.

Ainsi, la prière sincère, pour ceux qu'on cherche à délivrer se trouve-t-elle mêlée à des forces troubles: parfois un besoin possessif de domination, d'influence.

Ce qui appelle conversion, en matière d'occultisme, ce n'est pas le fait qu'une personne possède fortuitement et matériellement un objet marqué d'un signe du Zodiaque ou autre, c'est son attachement à des signes et à des objets qui détournent du Christ. Tel est le diagnostic de Paul chez les Corinthiens. Certains d'entre eux se tourmentaient de vérifier, en allant au marché, si les viandes qu'ils achetaient n'étaient pas des viandes immolées aux idoles. Il répond:

Une idole n'est rien... Tout ce qui se vend au marché, mangez-le sans poser de questions par motif de conscience, car la terre est au Seigneur, et tout ce qui la remplit. Si quelque infidèle vous invite et que vous acceptiez d'y aller, mangez tout ce qu'on vous sert sans poser de questions par motif de conscience, etc. (I Co 8, 4 et 19, 25, 2).

Mais il n'applique pas cette règle de manière unilatérale. Il se préoccupe des convertis récents, mal dégagés encore de «leur fréquentation des idoles. S'ils mangent des viandes immolées comme telles, de sorte que leur conscience qui est faible s'en trouve souillée» (I Co 8, 7), ils risquent d'être repris au piège, comme un ivrogne mal guéri recommence à boire, irrésistiblement, s'il reprend le moindre contact avec l'alcool dont il est encore mal libéré. Ces convalescents des idoles, saint Paul les invite à s'abstenir, si leur force est pour autrui une cause de péché. On relira toute cette admirable leçon de discernement dans la *Première épître aux Corinthiens*, chapitres 8 à 10. Le balancement des nuances rend par endroits ce texte difficile.

Quant à prolonger la prière dans les cas où la délivrance ne progresse pas, cela peut convenir en certains cas, mais ce n'est pas une panacée. Il faut garder du recul, et éviter de procéder à coups de glossolalies prolongées ou de rabachages indéfinis, qui glisseraient vers l'envoûtement psychologique ou vers une magie étrangère au Christ et à l'Esprit.

Je serais tenté d'évoquer à titre comparatif, pour stimuler la réflexion par contraste, le cas d'un groupe pentecôtiste classique (c'est-à-dire non catholique), où l'on pratique sur certains adeptes venus du catholicisme ce qu'on appelle «La délivrance de Marie». Ce n'est que le cas particulier d'un groupe français, par ailleurs très fervent et très exigeant de fidélité à l'Évangile. À ce qu'il me semble, cette initiative a été prise d'abord à l'égard de chrétiens qui se comportaient envers Marie comme envers une Mère possessive, ou bien se tournaient vers elle comme vers un alibi facile, avec une propension plus ou moins supers-

titieuse. Il y a des cas où il faut dépasser ces formes de fausses dévotions contre lesquelles Saint Louis-Marie Grignon de Montfort parle avec une certaine violence. Mais il semblerait que le groupe en question ait tendance à cultiver, comme il arrive à certaines minorités isolées, une rigidité défensive à l'égard du maxi-groupe catholique environnant, et qu'il ait multiplié ainsi ces «délivrances», par exemple quand des catholiques passés à cette secte ont gardé un chapelet. Cet exemple choquant me paraît intéressant pour faire réfléchir sur les risques et pièges de systématisation en matière de délivrance, et l'importance d'un discernement prudent et vraiment éclairé.

Le charisme de délivrance exige beaucoup d'équilibre humain et de qualités spirituelles. Certains s'y lancent par goût de la pêche en eau trouble, et maintiennent ainsi un attachement inversé aux pratiques de magie, sorcellerie ou autres, qui hantent nos restes de mentalité primitive. Ils cherchent une compensation subtile en cultivant cette nouvelle forme de magie inversée au nom du Seigneur. Il faut éviter, en cette matière, un vertige malsain.

On sera tout d'abord conscient des conditions et du statut fondamental de ce discernement en matière de délivrance et d'exorcisme. Il est relativement aisé de discerner l'action de Dieu en tout bien, en toute paix, en toute charité, car Dieu est l'auteur universel de tout ce qui est bon. Par contre, il est difficile, et ordinairement impossible, de discerner la présence personnelle de l'auteur du mal et du péché. Car mal et péché sont *un manque, une déviation, une déconcentration* d'être, bref, toute défaillance dans le bien dont Dieu est l'auteur, selon l'adage traditionnel: *Bonum ex integra causa, malum ex quocumque defectu*. Il y a *bien* quand tout est intégralement bon, et *mal* quand intervient la moindre défaillance. Être en bonne santé c'est n'avoir *aucune maladie*, et une seule maladie suffit pour nous arracher à la santé; le moindre accroc (n'importe où dans le corps ou dans l'esprit) suffit pour qu'on se trouve mal.

Comment discerner les causes de dépendance? Elles sont multiples. Une dépendance peut procéder tout simplement de la faiblesse humaine, de l'influence d'autres pécheurs, ou de déterminismes sociaux qui conditionnent les hommes, et qu'entretiennent bien des publicités. Le péché habite aussi à l'intérieur de chaque homme, et crée chez lui une pente vers le mal, selon cette parole de l'Écriture, que le Seigneur dit à Caïn, en Genèse 4, 6-7: «*Le péché, tapi à ta porte, est avide de toi, mais c'est à toi de le dominer*». Certes, l'Écriture et le dogme nous invitent à croire que le mal entraîne la déchéance de créatures spirituelles, et en fait des démons, mais il ne faut pas hâter de

personnaliser le mal. Et, sauf révélation exceptionnelle et bien difficile elle-même à discerner, ce sera toujours une conjecture d'identifier l'action d'un démon, à fortiori le nombre, le nom et l'identité des esprits qui possèdent un homme.

Les règles de sagesse en la matière tiennent en ceci:

1. S'intéresser à *Dieu* qui délivre et libère plus qu'au démon, cause du mal, car on entre dans le cycle du bien en s'intéressant à Dieu, et dans le cycle du mal en s'intéressant vertigineusement au monde trompeur de Satan.
2. S'intéresser à la *personne* à délivrer de sa dépendance plus qu'à l'identification du démon, qui n'est pas un personnage intéressant.
3. Identifier la dépendance — si dépendance il y a — et mettre en œuvre des moyens spécifiques en même temps que la prière et la pénitence. Savoir discerner maladie (physique, psychologique) et dépendance, et corrélativement guérison et délivrance.
4. Ne pas s'enfermer dans des recettes, systèmes, qui créent à leur manière une dépendance.

Discernement du discernement

A X., une personne fervente mais de caractère dominateur avec tendance paranoïaque tend à exercer une surprise sur le groupe charismatique, sur la base des qualités humaines et spirituelles très remarquables. Elle sollicite un leader incontesté, passant dans la communauté, pour se faire dire qu'elle a le charisme du discernement. Elle s'appuie après cela sur cette autorité pour imposer ombrageusement sa loi au groupe.

Dans ce cas, le groupe fut assez fort pour réagir avec tact et fermeté sur un terrain d'autant plus difficile que la personne en question était sincère et non médiocre. Une action complexe tenta de ramener cette personne à plus d'humilité, et à préserver le leadership de la communauté. On voit, par cet exemple, l'importance de discerner le discernement: qu'il ne soit pas accaparé par des personnes qui ont plus de désirs que de capacité d'exercer ce don.

Règles générales

Après avoir proposé quelques règles particulières en fonction de ces exemples concrets et schématiques peut-on accéder à des règles générales de discernement?

La tradition chrétienne a tenté d'établir de telles règles, qui ont une histoire, des Pères de l'Église et des Pères du désert (Cassien notamment), Saint Thomas d'Aquin et Gerson, Saint Ignace de Loyola

et Saint Jean de la Croix. Une synthèse a été tenté au XVIII^e siècle par Scaramelli, *Discernimento degli spiriti*, Venise 1753. Les travaux classiques ultérieurs en restent tributaires...

Mais les règles en la matière ne sont pas un règlement qu'on puisse appliquer. On retombait encore dans des recettes et systèmes. Dieu, on le *rencontre*, et comme Abraham recevant les trois mystérieux visiteurs, c'est souvent après coup et à longueur de temps qu'on discerne les rencontres fondatrices dans nos vies.

De même les pièges du mal se parent trompeusement de l'attrait de biens apparents et immédiats (qui sont d'ailleurs des biens) et de la brillante couleur que le désir projette sur eux, et que la tentation fait miroiter. Car on ne va jamais au péché que par l'attrait d'un bien. Le péché n'est jamais recherche du mal ou du néant, sinon au terme d'un processus de corruption exceptionnel, et qui est parfois pour le pécheur une occasion de rebondir vers les vrais biens. Le péché est déviation, détournement, glissement, comme la vitesse d'une puissante voiture qui, au lieu de nous faire avancer sur le chemin, dévie par notre faute ou notre imprévoyance, et rentre dans un mur, brisant le mur, la voiture et les occupants.

De là cette double règle de Saint Ignace et d'autres spirituels: la tentation du démon séduit par de belles apparences, mais qui conduisent à la déception, à l'insatisfaction, à l'inquiétude, à l'escalade des vices et à leur cercle vicieux.

Au contraire, Dieu attire sur des sentiers austères, et, après la joie de la conversion vient le temps du labeur et de l'ascèse. Le converti en souffre. Il est dérouté. Il est tenté de s'en détourner. Pourtant c'est dans cette voie de patience qu'il trouve paix, fruit et joie. Mais il faut compter sur la variété des aspects du bien et du mal, sur les tunnels et les accidents de parcours. Il n'est pas de règle qui ne soit à prendre avec discernement.

De plus, l'affinement des sciences humaines, notamment de la psychologie, de la psychanalyse et de la psychiatrie ont éclairé bien des aspects méconnus de toute notre activité subconsciente et inconsciente. Ces lumières nouvelles interdisent le simplisme, invitent à plus de prudence et plus de nuances que par le passé. Elles nous conduisent à être plus conscients du mystère de Dieu dans l'épaisseur de notre humanité investie par le péché. C'est pourquoi, plus que jamais, il n'y a de discernement que dans l'humilité devant Dieu et la complexité du monde.

Les règles de Saint Ignace de Loyola sont très belles et très suggestives, notamment celle-ci: Dieu seul peut verser la consolation dans

une âme sans aucune cause préalable de joie. Oui, la joie que Dieu cause est souvent un défi à toutes les causes normales et naturelles, notamment dans la pratique évangélique de la pauvreté, de la chasteté et de l'obéissance. Mais certaines illusions spirituelles peuvent prendre une apparence analogue. Les règles d'Ignace de Loyola ne se comprennent et ne sont utilisables que dans un certain climat spirituel et communautaire à un certain niveau.

Le discernement se fera donc toujours sur le fond d'une certaine qualité spirituelle qui ne s'improvise pas. Il exige l'appréciation complexe de signes divers, parfois apparemment contraires, dont il faut saisir la convergence, et apprécier les «fruits». La grâce de Dieu et la vie communautaire importent plus que les formules toutes faites en la matière.

Essayons de formuler les règles les plus claires:

- On discerne l'action de Dieu à la paix qu'elle donne. C'est à ce sceau, à cette onction de paix que l'on discerne la joie authentique, donnée par le Seigneur, des joies illusoirs.
- On reconnaît l'arbre à ses fruits, dans la vie des personnes et des communautés.
- Le discernement se fait à la lumière de la saine doctrine. Il importe donc de développer formation et information, réflexion et labeur, et aussi la modestie, l'humilité, le sens de l'autocritique en même temps que l'ouverture à Dieu, à l'espérance, et à ceux qui sont établis dans l'Église pour y exercer le discernement en dernier ressort.
- Le discernement est normalement communautaire. Il doit être exercé dans chaque communauté. L'autorité établie, de l'évêque ou du Pape, étant le plus haut recours et la garantie du Seigneur en cette matière.
- Le discernement serait trompeur et niveleur, s'il se laissait aller à un excès de méfiance et d'inquiétude, s'il n'était pas inspiré par l'espérance qui est un des signes de l'Esprit. Certains esprits étroits procèdent au discernement comme ces agriculteurs qui abusaient des insecticides et détruisaient la vie qu'il s'agissait de stimuler. Mieux vaut parfois une certaine exubérance de la vie et du charisme que la triste fin du figuier stérile et desséché. Une des grandes règles du discernement tient à ceci: n'êteignez pas l'Esprit, n'êteignez pas les charismes, car les charismes se rectifient par l'intérieur, et cela de manière parfois surprenante.
- Comme tous les autres charismes, le discernement a toujours pour mesure l'Esprit Saint et l'Amour, l'Agapè qu'il infuse:

Les règles de discernement n'auront aucune efficacité dans le changement ou le progrès des personnes, et pourront même apporter de grands dommages, si elles sont maniées comme un automatisme rationnel sans l'amour et la lumière que donne l'Esprit Saint, écrit Bertrand Lepasant³.

B. P. 101
Grand-Bourg,
91000 Evry, France.

René Laurentin

Le Secrétariat de La Vie des Communautés Religieuses est fermé durant tout le mois de juillet.

3. B. LEPESANT, *Dynamique de groupe et conversion charismatique*, Paris, Pneumatique, 1976, p. 94.

VALEURS PROPHÉTIQUES DE LA VIE RELIGIEUSE

Quelles sont les valeurs mises en lumière par le prophétisme de la vie religieuse? On pourrait répondre que ce sont toutes les valeurs de la vie religieuse. Mais l'intérêt est de mieux discerner en quoi consiste la portée prophétique des valeurs les plus essentielles de cette vie, d'observer comment elles répondent à des besoins actuels, trouvent une résonance plus immédiate dans la mentalité contemporaine ou provoquent un choc salutaire.

L'attachement radical au Christ

La vie religieuse professe ouvertement l'attachement inconditionné au Christ, un attachement tel qu'il entraîne l'engagement de toute la personne et de toute l'existence. Suivre le Christ, c'est laisser tout le reste pour adhérer à lui, manifester qu'il devient centre et lumière de la vie. Il y a dans cette démarche le témoignage d'une foi qui pousse à fond les conséquences de sa conviction. Le Christ apparaît comme l'absolu auquel on se livre totalement; laisser tout pour lui, c'est reconnaître, dans la pratique concrète de l'existence, qu'il est Dieu, le maître souverain de la destinée humaine.

Ce témoignage possède une valeur prophétique plus accusée lorsqu'il affronte les milieux où la foi chrétienne manque de profondeur. Lorsqu'on entend dire, par exemple, que dans des cours de religion, des professeurs n'osent plus parler du Christ, parce que toute évocation du Jésus de l'Évangile suscite une réaction défavorable de scepticisme ou d'hostilité, le geste qui consiste à se lier définitivement au Christ de manière à vivre pour lui et à servir son Église prend toute sa signification. Même en dehors des milieux sceptiques ou hostiles, il y a ceux où la foi demeure superficielle, sans grande emprise sur les attitudes pratiques; la vie religieuse apporte le témoignage d'une foi prise

au sérieux, et est de nature à faire réfléchir les chrétiens sur la consistance de leur propre foi.

Le mouvement de sécularisation a parfois entraîné des religieux et des religieuses à centrer leur vie sur l'épanouissement de valeurs terrestres plutôt que sur les valeurs évangéliques. De cette manière, certains en sont arrivés à chercher le sens de leur vie ailleurs que dans le Christ. En fait, la vie religieuse se renie elle-même lorsqu'elle s'éloigne du Christ et de l'Évangile.

Un des signes de cette distance prise à l'égard du Christ a été dans certains cas la désaffection vis-à-vis de l'Eucharistie. Donner peu d'importance à la présence eucharistique au point de ne pas désirer sa permanence dans la fraternité, c'est agir comme si le centre de la vie communautaire pouvait être ailleurs que dans le Christ.

Le vrai prophétisme de la vie religieuse vise au contraire à démontrer existentiellement la centralité du Christ. Il fait découvrir le dessein divin qui, selon la lettre de Paul aux Éphésiens, a pour objectif de tout unifier sous l'autorité du Christ, de tout «récapituler» en lui (1, 9-10). Ce plan d'unification concerne à la fois l'univers dans son ensemble et chaque existence humaine en particulier. La vie religieuse n'a de sens que comme vie dominée tout entière par le Christ, organisée en fonction de lui, et liée à sa présence.

Il est de la plus haute importance pour la vie de l'Église que le Jésus dont parlent les évangiles ne soit pas présenté seulement dans la lecture des textes mais apparaisse vivant et rayonnant en ceux qui ont été appelés à le suivre. Ainsi, il s'affirme autrement que le héros d'une «belle histoire» du passé, il apparaît comme celui qui veut entrer pleinement dans la vie humaine d'aujourd'hui.

Remarquons qu'à ce point de vue le prophétisme de la vie religieuse répond de la façon la plus vivante à l'athéisme. Il ne se lance pas dans des débats abstraits sur l'existence de Dieu. Il révèle le Dieu concret, celui qui est le Christ en personne, et il le révèle dans sa puissance actuelle sur le coeur humain. Il démontre existentiellement la souveraineté de l'Être transcendant, qui n'est pas seulement le créateur de l'univers, mais qui s'impose par sa présence et son action au point de s'emparer de tout l'intérieur d'une vie humaine. Le religieux qui a tout quitté pour suivre le Christ atteste la domination divine sur ce qu'il a de plus intime.

En ce sens, la vie religieuse ne se borne pas à manifester une foi plus vigoureuse, plus radicale dans ses dernières exigences, à la manière de Charles de Foucauld, qui, dès qu'il avait cru à Dieu, avait compris qu'il devait se donner totalement à lui. Elle est en même temps

un appel à la foi, en annonçant le Dieu qui établit son règne dans le secret de la personnalité humaine.

Le célibat

Au moment où Jésus a invité les disciples qui le suivaient à renoncer à une vie de famille, il heurtait de front les coutumes et la mentalité juive. Il allait d'ailleurs à l'encontre d'inclinations profondément enracinées dans l'être humain: c'est là que se révèle toute la force prophétique de l'appel au célibat. Un tel appel ne peut venir que de Dieu, maître suprême de la création, et pour se réaliser il a besoin d'une force spirituelle qui dépasse les énergies humaines. C'est une des nouveautés les plus surprenantes instaurées par le Christ, nouveauté qui a déconcerté ses adversaires.

La transcendance du geste prophétique qui institue le célibat consacré a pour corollaire l'incapacité de comprendre chez tous ceux qui n'ont pas reçu ce don. Jésus a insisté sur cette inévitable incompréhension: «Tous ne comprennent pas cette parole («il vaut mieux ne pas se marier»), mais seulement ceux auxquels cela a été donné... Que comprenne celui qui est capable de comprendre!» (Mt 19, 10-12).

On ne peut donc s'étonner des incompréhensions et des critiques que suscite le célibat volontaire. Dans une période de crise, où une inversion de valeurs risque de se produire, le danger d'incompréhension peut atteindre plus aisément ceux-là même qui se sont engagés dans cette voie. Il y a eu également inversion du prophétisme; alors que le Christ avait introduit la nouveauté du célibat sacerdotal, certains prêtres ont voulu annoncer la nouveauté du sacerdoce marié. Nous avons commenté ces gestes qui se pensaient prophétiques.

Les déviations récentes nous convient à mieux apprécier, en réalité, le témoignage du célibat. Elles contribuent à mettre en lumière la puissance de la grâce divine qui anime ce mode de vie. Le célibat consacré apparaît plus que jamais comme signe d'une vie transcendante. Il atteste que Dieu peut s'emparer totalement du cœur humain et le combler. Si l'amour humain tel qu'il se vit dans le mariage est une réalité belle et séduisante, le célibat témoigne qu'il y a un amour plus élevé encore, celui qui unit la personne humaine à Dieu dans l'affection la plus intime.

En livrant tout son cœur au Seigneur, le religieux aide les autres chrétiens à saisir la portée du premier commandement rappelé par Jésus: «Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme, de tout ton esprit, de toutes tes forces» (Mc 12, 30). Tous doivent

aimer Dieu de tout leur cœur. Le religieux s'engage dans la voie d'un amour qui se porte plus directement vers Dieu, alors que d'autres prennent la voie d'un amour qui se développe davantage par la méditation des créatures. Ainsi, au lieu de trouver Dieu à travers un conjoint humain par le mariage, il s'attache à Dieu comme à l'Époux. Tertulien parlait des hommes et des femmes qui «ont préféré se marier à Dieu»¹. Le célibat proclame silencieusement mais prophétiquement que l'union à Dieu peut atteindre la plus grande profondeur qui soit possible au cœur humain.

Eschatologiquement, il annonce la vie de l'au-delà, où le bonheur parfait consistera dans cet amour qui saisira Dieu dans toute sa richesse. Il indique l'objectif final de l'existence, l'étreinte de la créature qui embrasse l'infini divin. Par cette anticipation de l'état futur, il possède une précieuse valeur prophétique. Il est difficile pour beaucoup d'hommes de penser à la vie éternelle, qui leur paraît si lointaine des conditions concrètes et visibles de la vie terrestre. La vie religieuse tend à montrer comment cette vie éternelle s'inaugure dès maintenant et comment elle consiste dans l'amour le plus complet, capable de répondre aux aspirations les plus foncières *de l'être humain*.

Pour la vie éternelle comme pour l'existence de Dieu, le prophétisme du célibat religieux apporte un témoignage qui invite à la foi. Il commence à dévoiler le mystère le plus profond du cœur humain, fait pour posséder Dieu, et déjà en mesure de le posséder obscurément durant la vie terrestre. À travers l'épanouissement que suscite cette possession, il laisse deviner, déjà dans une réalité présente, le bonheur définitif.

Il garde une allure de défi en face du déferlement de sexualité que nous constatons à notre époque. Il oppose un démenti impressionnant à toutes les prétentions de cette sexualité de s'assujettir la vie humaine. Il est une constante protestation contre les identifications de l'amour avec la simple recherche sexuelle. Par là, il soutient la vision chrétienne du mariage, qui met l'accent sur la noblesse spirituelle de l'amour et envisage dans cette perspective le rapprochement des sexes. Le prophétisme qui l'anime ne doit donc pas être mis en contraste avec le mariage, ni être regardé comme une menace pour celui-ci. Il est destiné à appuyer le développement de ce qu'il y a de meilleur dans le mariage, sans aucun mépris de la chair, mais avec le désir de faire reconnaître à

1. *De exhortatione castitatis*, 13, PL 2, 930 A.

la sexualité sa place véritable dans la hiérarchie des valeurs. Ce n'est pas par hasard que, selon l'évangile de Matthieu, l'éloge du célibat volontaire par Jésus est survenu à propos de la nouvelle loi d'indissolubilité du mariage, comme une confirmation de la possibilité de la fidélité requise. L'audace du célibat consacré, fondée sur la puissance de la grâce du Christ, est liée à l'audace qui a fait proclamer le mariage indissoluble.

C'est dire combien le prophétisme du célibat religieux intéresse toute la vie de l'Église, en apportant une solidarité appréciable aux foyers chrétiens. Si les difficultés que peut causer la pratique du célibat peuvent être surmontées, celles que rencontre la fidélité des époux chrétiens, dans le mariage, peuvent également être dépassées avec l'aide de la grâce du Christ.

Observons que le prophétisme va ici en sens inverse des excès de la sécularisation, qui ont cherché à réduire les valeurs chrétiennes aux valeurs séculières. Dans la ligne de ces excès, il y a eu la tentative d'abolir le célibat, pour ramener tous les chrétiens à la voie du mariage, et à un certain exercice de la sexualité. Le célibat religieux tend au contraire à élever la valeur relative de la sexualité en bannissant pour elle tout rôle d'idole, en lui déniait un caractère d'absolu. Il la fait reconnaître dans sa qualité essentielle, comme contribution à l'amour, et fait comprendre que c'est à ce titre qu'elle entre dans le plan de la grâce. En renonçant à l'usage de la sexualité en vue d'un plus grand amour, il suggère que lorsque s'exerce cette sexualité, elle doit l'être non pour elle-même et pour des satisfactions égoïstes mais pour le développement de l'amour conjugal.

Encore faut-il que pour assumer son rôle prophétique le célibat religieux soit vécu comme un idéal épanouissant. Il ne peut être témoignage valable que si en lui apparaît le bonheur authentique d'un amour passionné pour le Christ. Tel qu'il a été souvent conçu et présenté auparavant, il apparaissait plutôt comme une application plus intégrale, plus rigoureuse du sixième commandement. Le «vœu de chasteté» participait dès lors à tout le climat d'anxiété qui caractérisait l'observation de ce commandement, avec les prohibitions et les mille mesures de précaution qui l'accompagnaient. Il était considéré comme un renoncement, et l'accent était mis délibérément sur toute la force négative de l'engagement. Il tendait à restreindre tous les élans du cœur, et ne pouvait guère donner l'impression d'un plus grand amour. L'Évangile nous invite au contraire à envisager le célibat comme l'engagement volontaire de celui qui, pris par «le royaume des cieux», livre tout son cœur en même temps que toutes ses forces au Christ. Le vœu

de célibat n'est pas l'adoption de tout un code rigoriste qui poursuit le refoulement le plus systématique de la sexualité, mais la promesse de se lier au Seigneur par l'affection la plus radicale. Ce n'est que s'il est vécu d'une manière positive, dans le renouvellement incessant de l'adhésion du cœur au Christ, qu'il peut élargir la personnalité et lui apporter le bonheur intime dont elle a besoin pour s'épanouir. C'est également à cette condition qu'il pourra s'affirmer comme un célibat ouvert, capable d'un amour plus profond pour le prochain et plus universel. La joie du don et l'ouverture à tous sont essentielles au témoignage prophétique.

La pauvreté

La pauvreté volontairement assumée pour suivre le Christ constitue elle aussi une valeur qui appartient au prophétisme de la vie religieuse; une grande importance lui est attribuée dans la mentalité contemporaine. À la différence du célibat, qui se heurte souvent à l'incompréhension ou qui risque d'être interprété comme une offense ou une agression à la noblesse du mariage, la pauvreté n'a pas besoin de se justifier et récolte immédiatement l'estime lorsqu'elle apparaît réelle et sincère.

Pour elle, le danger consiste plutôt dans la réduction à une valeur sociale. Certains religieux ont été tentés de la concevoir simplement comme une exigence de vie communautaire; d'autres ont désiré la pratiquer dans un esprit de solidarité avec les pauvres du monde. Il y a là deux aspects légitimes et essentiels de la pauvreté religieuse. La vie en commun requiert le partage des biens et des revenus; ce partage était moins vivement ressenti dans le régime antérieur des communautés, mais actuellement, là où les religieux ou religieuses reçoivent pour leur travail professionnel un salaire considérable, le versement intégral de ce salaire à la communauté est un geste qui compte et qui dénote une vigoureuse intention surnaturelle. D'autre part, la solidarité avec les plus pauvres prend une signification fort concrète lorsqu'elle se traduit par l'engagement délibéré dans une condition de pauvre.

Cependant, cet esprit communautaire et social, si appréciable qu'il soit, n'exprime pas le tout de la pauvreté religieuse; et même il n'en montre pas le sens primordial. Telle qu'elle a été réclamée par le Christ à ceux qu'il appelait à le suivre, cette pauvreté est un renoncement exigé par l'absolu divin et elle est destinée à assurer le don total de soi au Seigneur et à son royaume. Le but premier n'est pas de partager, de mettre en commun, mais de sacrifier tout pour se mettre en

toute liberté à la disposition du Christ.

Lorsque Jésus énonce le motif de l'abandon des biens, il souligne ce don ou dévouement total envers lui-même: «Celui qui aura quitté champs ou maisons à cause de mon nom», rapporte le texte de Matthieu (19, 29). Les autres évangélistes nous offrent comme formules parallèles: «à cause de moi et à cause de l'Évangile» (Mc 10, 29), «à cause du royaume de Dieu» (Lc 18, 29). Le motif est transcendant comme celui du célibat, des «eunuques qui se sont rendus tels à cause du royaume des cieux» (Mt 19, 12).

Non moins caractéristique est le dépouillement proposé au riche qui était venu demander ce qu'il devait faire pour avoir la vie éternelle. Jésus ne l'invite pas à remettre ses biens à la communauté des disciples, mais à les vendre et à en donner le produit aux pauvres. Il l'appelle à élever son regard plus haut, et à poursuivre l'acquisition des richesses divines: «Tu auras un trésor dans le ciel» (Mt 19, 21). La finalité de la pauvreté est nettement marquée: il s'agit de se détacher de tous les biens de ce monde pour chercher les biens d'ordre spirituel. Le sens premier de la pauvreté est de désirer et de saisir Dieu lui-même comme richesse suprême.

Une conception purement sociale de la pauvreté communautaire et du partage ignorerait ce renoncement fondamental. On peut vouloir partager en cherchant à accumuler les biens à partager. L'objectif peut demeurer l'acquisition de richesses en vue du partage. Jésus demande plus radicalement, à ceux qu'il appelle à une consécration à son service, le renoncement à la poursuite même de la richesse.

Le prophétisme impliqué dans la pauvreté religieuse tend à mettre en lumière la portée de ce renoncement. Dans un monde où la recherche avide de l'argent fait sentir si souvent sa férocité, la pauvreté pose une attitude diamétralement contraire, faite de dépouillement volontaire et de détachement. Elle proteste contre tout ce qui fait de l'argent une idole, un absolu, tout comme le célibat volontaire s'oppose à l'idole de la sexualité. Inutile d'observer que cette mission prophétique est d'une souveraine importance. Les chrétiens immergés dans un climat social où les luttes et revendications pour la possession des biens de ce monde prennent tant de place sont tentés de céder à l'obsession de l'argent; ils ont besoin du témoignage d'un comportement où l'argent est réduit à la valeur relative qu'il possède réellement, et où les efforts sont polarisés vers le véritable trésor de la vie humaine qui est Dieu.

Il ne suffit pas cependant d'énoncer la valeur prophétique que doit posséder en principe la pauvreté religieuse. Il faut encore que le té-

moignage de pauvreté soit réel et puisse être perçu. Comment assurer ce témoignage?

Observons que dans la façon de poser la question pourrait se cacher une préoccupation excessive de la présentation extérieure de la pauvreté. Il ne s'agit pas simplement d'un problème d'apparence ou de façade. Il est vrai que le Concile a recommandé d'éviter « toute apparence de luxe, de gain immodéré et d'accumulation de richesses » (*Perf. car.* 37). Mais l'authentique témoignage demande une pauvreté réelle, pas seulement apparente. Nous avons souligné que la pauvreté religieuse concerne d'abord les relations avec le Christ et avec Dieu, un détachement radical des biens terrestres pour l'attachement absolu au Seigneur. Lorsque cette attitude foncière est assurée, elle se traduira à l'extérieur par la façon de traiter le problème d'argent et de subsistance matérielle, ainsi que de développement des œuvres.

Souvent la solution de ces problèmes est délicate, car elle doit concilier un vrai dépouillement avec la nécessité de pourvoir aux besoins de la communauté et de chacun de ses membres, et avec les exigences de l'œuvre à laquelle on se consacre. Nous ne pouvons entrer ici dans le détail de ces questions; notons uniquement que le principe à sauvegarder est celui d'un mode de vie simple, qui ne cède pas aux tentations de luxe ou de confort excessif, et qui sache accepter certaines privations.

Plutôt que de vouloir énumérer des abus à éviter, nous désirerions mentionner quelques attitudes positives qui entrent dans le prophétisme de la vie religieuse, en témoignant d'un réel désintéressement, capable de faire choc sur certaines mentalités.

Telle est d'abord l'attitude qui consiste à apprécier les situations en tout premier lieu non selon leur aspect économique mais selon les besoins apostoliques du royaume du Christ. Alors que dans le monde des affaires tout s'apprécie et se décide selon le profit espéré, le choix des activités dans la vie religieuse doit être déterminé par le meilleur service de l'Église et non par l'estimation de gains ou de rétributions. Savoir préférer délibérément une activité ou une situation pauvrement rémunérée parce qu'elle est spirituellement et apostoliquement plus féconde, c'est adopter un comportement d'authentique pauvreté, où apparaît le refus de faire de l'argent l'objectif de l'existence.

En outre, de grande valeur est la générosité dans le don à autrui. Cet aspect de la pauvreté concerne surtout les instituts ou les communautés comme telles. En parlant du témoignage collectif de pauvreté, le Concile recommande les gestes d'aide à l'Église et aux pauvres: « De leurs propres biens, les instituts contribueront volontiers aux autres

besoins de l'Église, ainsi qu'au soutien des indigents» (*Perf. car.*, 13). C'est la meilleure réponse aux reproches qui ont été faits d'accaparement ou d'accumulation de biens. Bon nombre d'instituts font effectivement des gestes remarquables en faveur des pauvres ou d'œuvres en difficulté; ils le font le plus souvent dans la discrétion, si bien qu'on ne connaît pas au dehors cette générosité. La réalité de la pauvreté est ainsi plus profonde que l'apparence.

Enfin, dans une société où les moindres services se font rémunérer et où les revendications de plus hauts salaires deviennent souvent une obsession, le religieux est appelé à témoigner la pauvreté par des actes de dévouement gratuit. Certes, il a besoin de gagner sa subsistance par son travail; encore dans ce travail ne mesurera-t-il pas ses efforts à la rémunération et manifestera-t-il un sincère esprit de service. Mais de plus, s'il en a la possibilité, il se rendra disponible pour des activités bénévoles, des services non rémunérés.

Cette dernière attitude manifeste la distance qui existe entre la mentalité du religieux et celle qui dirige les revendications syndicales. Des religieux et des religieuses ont pu être tentés récemment de se laisser entraîner par un prophétisme syndical; un plus grand nombre se sont sentis mal à l'aise lorsqu'ils ont été impliqués dans les grèves déclenchées pour appuyer les revendications. Ils étaient écartelés entre la solidarité avec leur collègues de travail et ce qu'ils estiment un engagement primordial de charité: comment abandonner le soin des malades ou la formation des jeunes pour obtenir de meilleures conditions professionnelles, lorsqu'on se livre à ces activités par amour du Christ et avec le désir de partager son esprit de service? Il ne s'agit pas d'ailleurs de juger ici les actions syndicales, mais il importe de rappeler la différence qui existe entre la position des laïcs, qui poursuivent légitimement une juste rémunération afin de pourvoir aux besoins de leur famille, et la position des religieux, qui ont choisi la pauvreté évangélique et sont animés par d'autres intentions. Cette différence doit être sauvegardée, de façon que les religieux puissent témoigner de leur propre prophétisme dans la ligne d'activités où la charité déborde les exigences de la justice, et où le service soit rendu même en l'absence de rémunération.

La fraternité

L'élan prophétique qui s'est déployé dans la vie religieuse après le Concile a provoqué la formation de nombreuses fraternités. Il exprime le désir d'un amour fraternel plus concrètement vécu.

La vie communautaire constitue une des valeurs fondamentales de la vie religieuse. Elle répond plus particulièrement à la doctrine professée par Jésus dans l'Évangile, qui affirme le lien indissoluble entre les deux commandements, l'amour de Dieu et l'amour du prochain. Elle répond en même temps à l'intention de celui qui a formé autour de lui un groupe de disciples et un groupe de femmes qui le suivaient. L'unité demandée avec tant d'insistance dans la prière sacerdotale concerne toute l'Église, mais elle vaut d'abord pour ce premier groupe: selon le contexte, la supplication «Que tous soient un...» vise les apôtres présents à la Cène.

L'exemple de l'Évangile a l'intérêt de montrer que l'amour communautaire voulu par le Christ n'est pas celui que pourraient produire des sympathies naturelles ni une harmonie de caractères. Les querelles n'ont cessé d'agiter le groupe des Douze, suscitées par des rivalités qui se sont prolongées jusqu'à la fin de la vie terrestre de Jésus. Celui-ci ne pouvait donc pas compter sur une bonne entente spontanée. En priant le Père d'assurer l'unité, il a indiqué suffisamment qu'il considérait l'accord de ses disciples comme fruit d'une grâce. L'unité communautaire est l'œuvre de Dieu qui sauve l'homme des divisions où le péché l'a entraîné. C'est une unité surnaturelle que le Christ a méritée par son sacrifice.

On comprend dès lors qu'elle a une valeur prophétique, en témoignant de la puissance divine et en fondant un appel à la foi: «Que tous soient un... afin que le monde croie que tu m'as envoyé» (Jn 17, 21). L'unité de chaque communauté religieuse participe à ce prophétisme; elle est destinée à démontrer la force d'amour qui vient d'en haut, et à stimuler ainsi la foi de ceux qui la constatent.

Des groupes de toute sorte, sociétés et communautés, peuvent se former à l'intérieur de l'Église, et chercher leur cohésion dans la grâce du Christ. La famille notamment trouve son unité dans cette grâce. Ce qui apparaît plus nettement dans la communauté religieuse c'est la qualité surnaturelle de l'amour qui unit ses membres: ceux-ci sont tenus ensemble non par des affinités qui les rapprocheraient mais par l'attachement commun au Christ et la charité qui vient de lui. La communauté n'a qu'un fondement surnaturel, et par là elle est particulièrement apte à témoigner de ce qu'est l'Église, rassemblement des hommes dans la charité du Christ.

La charité surnaturelle doit s'exprimer de façon concrète, dans un climat communautaire fait de réelle affection réciproque. Dans les grandes communautés, cette expression a été souvent ressentie comme insuffisante; le climat y apparaissait trop froid avec trop de souci de la

réglementation et trop peu d'attention aux personnes. Par la division des communautés en groupes et la formation de petites fraternités, les religieux et religieuses ont cherché à créer des milieux communautaires où règne une plus chaude intimité.

Cette recherche de la fraternité a été une réaction beaucoup plus saine que celle qui a poussé certains dans une voie individualiste. Il y a des religieux et religieuses qui se sont soustraits à toute vie communautaire en prenant comme résidence personnelle un appartement. On comprend que dans l'évolution de la vie religieuse certains aient pu être déconcertés, ou chercher une libération des contraintes qu'impose inévitablement la vie en communauté. Mais s'il y a une vraie liberté assurée par l'Esprit Saint aux religieux, elle demeure dans le cadre de la vie communautaire. Le prophétisme de la liberté ne peut exclure celui de la fraternité.

La fraternité demeure toujours une valeur de premier ordre. Les religieux sont appelés à témoigner que le Christ leur donne la force de vivre en frères ou en sœurs, et que malgré les différences de tempérament, de goût, de mentalité et d'âge, peut subsister une profonde harmonie. En démontrant leur accord par-dessus tous les conflits qui peuvent se produire dans l'existence quotidienne, ils invitent les autres hommes à dépasser leurs désaccords et attestent la puissance de la charité.

Si certaines expériences de fraternité ont été décevantes, c'est parce qu'elles avaient mis trop exclusivement l'accent sur les aspects naturels de l'affection fraternelle, sur le choix des compagnons ou compagnes, selon les affinités de caractère, au point que celles-ci devenaient le critère déterminant. D'une vie communautaire où la charité communautaire ne se traduisait pas suffisamment en chaleur humaine, on est souvent passé à l'autre extrême, où la chaleur humaine était surtout recherchée, sans lien suffisant avec le Christ, centre du rassemblement. Or au niveau de l'affection naturelle, on ne peut s'étonner de voir reparaître les tensions qui menacent la bonne entente, les antipathies qui ne cessent de prendre de l'ampleur et finalement produisent une incompatibilité de vie ensemble. C'est ce qui a provoqué la désagrégation de plusieurs fraternités, et ce qui explique les difficultés que beaucoup ont éprouvées à garder les membres qui s'étaient mutuellement choisis. Dès qu'est laissée dans l'ombre la force unifiante de la charité et que la présence du Christ reçoit moins d'attention, les tendances à l'éclatement risquent de l'emporter. La «sécularisation» de l'amour mutuel aboutit à des oppositions qui ne se contrôlent plus, n'étant plus dominées par le don divin de l'unité.

Le prophétisme de la fraternité ne peut s'exercer qu'en remontant constamment à sa source. Nous avons déjà mentionné l'importance de l'attachement à la présence eucharistique comme signe de cette attitude surnaturelle. Le sacrifice eucharistique qui réunit la fraternité est lui aussi de grande valeur, puisque par ce sacrifice se refait sans cesse l'unité de l'Église. Le repas eucharistique affermit la communion fraternelle en l'alimentant de la vie divine et en la rendant capable de tous les dépassements.

Seul le Sauveur donne concrètement l'énergie de réaliser actuellement dans l'Église la fraternité qu'il a inaugurée lors de sa venue dans le monde. C'est lui qui a posé le principe d'une fraternité universelle, lorsqu'étant Dieu, il s'est comporté expressément en frère des hommes. Il a voulu mettre fin à toutes les différences de niveau en élevant ses compagnons, ses amis, à son propre niveau, celui de Fils de Dieu. C'est à ce niveau supérieur que la fraternité authentique porte de plus en plus l'humanité. La fraternité religieuse a pour mission de révéler davantage ce projet de fraternité universelle, de l'annoncer prophétiquement dans d'humbles gestes fraternels.

Aussi la fraternité qui réunit les religieux est-elle destinée à s'ouvrir au dehors. Tout normalement les attitudes fraternelles qu'ils sont amenés à prendre en communauté s'étendent aux relations avec les autres hommes, et confèrent à ces relations une tonalité évangélique. L'accueil fraternel rappelle celui que le Christ a offert à tous ceux qui recouraient à lui, spécialement aux malheureux; la sympathie fraternelle évoque sa compassion pour toutes les misères; le service fraternel est à l'image de celui qui dans toute sa mission s'est humblement dévoué pour améliorer et transformer la condition humaine. Par ces attitudes, les religieux contribuent à l'établissement d'une plus vaste fraternité dans la société.

Il n'est pas non plus sans intérêt de noter que dans la vie communautaire c'est la fraternité qui donne à l'obéissance religieuse sa véritable note distinctive. Alors qu'auparavant les rapports entre supérieur et sujets avaient été conçus sur le mode de la paternité et de la filiation, le Concile a délibérément souligné les rapports de fraternité qui doivent caractériser l'exercice de l'autorité et l'obéissance: les supérieurs «exerceront l'autorité dans un esprit de service pour leurs frères, de manière à exprimer l'amour que Dieu a pour eux» (*Perf. car.*, 14). Cette fraternité fait comprendre que l'obéissance n'est nullement asservissement et dépersonnalisation. Elle ne supprime pas l'esprit de foi qui doit animer la soumission du religieux, pas plus que la fraternité incarnée dans le Christ n'a dispensé de l'adhésion de foi à son

égard. Mais elle fournit l'assurance que l'amour fraternel est premier: autorité et obéissance, loin de déroger aux exigences de cet amour, les manifestent à leur manière. De là découle le climat de collaboration responsable qui doit imprégner les contacts entre le supérieur et ses compagnons de route.

Autorité et obéissance fraternelles revêtent un aspect prophétique, en faisant apprécier la distance entre l'esprit évangélique et l'exercice de l'autorité qui souvent dans l'histoire a créé des rapports de maître à esclave ou s'est imposé à la manière d'une tyrannie paternelle. Elles indiquent l'orientation foncière que devrait comporter tout exercice de l'autorité dans la société humaine.

L'esprit des béatitudes

Pour distinguer les religieux des laïcs, le Concile déclare: «Les religieux, en vertu de leur état, portent de façon lumineuse et remarquable le témoignage que le monde ne peut se transfigurer et être offert à Dieu sans l'esprit des béatitudes» (*Lumen gentium*, 31). Il regarde donc la vie religieuse comme appelée à témoigner prophétiquement des béatitudes.

En prononçant les béatitudes, Jésus entre dans le plus foncier désir de l'homme, celui du bonheur, et il manifeste sa volonté de le satisfaire. Mais il indique une voie déconcertante, ce qui, avant lui, aurait paru détruire le bonheur de la vie humaine, est présenté comme source de bonheur. Il s'oppose diamétralement à tous ceux qui cherchent le bonheur dans la richesse, dans les plaisirs terrestres, dans le déchaînement des passions, dans la domination, dans l'absence de souffrance; il n'hésite pas à proclamer heureux les pauvres, les doux, les affligés, les affamés, les persécutés. La charte du bonheur qu'il présente à l'humanité reste pour les lecteurs et les auditeurs de l'Évangile un enseignement surprenant, qui a bien de la peine à pénétrer dans leur mentalité et à les convaincre totalement.

Il appartient à la vie religieuse de réaliser cet extraordinaire programme de vie: vivre le bonheur le plus profond dans une voie de sacrifice librement acceptée. Les valeurs prophétiques dont nous avons traité comportent un aspect de sacrifice. L'attachement radical au Christ implique l'abandon de tout le reste. Le célibat requiert un renoncement qui a été décrit en termes vigoureux par Jésus lorsqu'il a parlé de ceux qui se rendent eunuques eux-mêmes. La pauvreté signifie un dépouillement dont la valeur rédemptrice apparaît dans l'affirmation de Paul: «Lui, qui de riche qu'il était, s'est fait pauvre pour

nous...» (2 Co 8, 9). La fraternité est-elle aussi une fraternité de rédemption en ce sens qu'elle ne peut se développer qu'en surmontant des conflits et en dépassant des revendications égoïstes.

Il y a, d'une façon générale, les épreuves qui sont plus spécialement promises par Jésus à ceux qu'il appelle à sa suite: «Celui qui ne porte pas sa croix pour marcher derrière moi, ne peut être mon disciple» (Lc 14, 27). «Si quelqu'un veut venir à ma suite, qu'il se renie lui-même, qu'il se charge de sa croix et qu'il me suive. Car celui qui veut sauver sa vie la perdra, mais celui qui perd sa vie à cause de moi et de l'Évangile, la sauvera» (Mc 8, 34-35). Suivre le Christ, c'est nécessairement être associé à sa Passion.

Celui qui s'engage dans la vie religieuse a conscience de ne pas se lancer dans une vie facile et agréable. L'expérience confirme les paroles de Jésus en montrant que ceux qui s'attachent à lui de tout leur cœur, partagent plus intensément sa destinée douloureuse. La croix prend des formes diverses, mais elle fait sentir son poids. Parmi les béatitudes, la dernière qui mentionne l'hostilité, les accusations et les persécutions dont sont victimes ceux qui adhèrent au Christ, n'est pas épargnée aux religieux. En dehors de la persécution violente ou sanglante, il y a les reproches, les calomnies, la mésestime, les railleries, ou encore la persécution légale, et l'ostracisme social.

Mais quelles que soient les épreuves, le bonheur promis par Jésus ne peut manquer, et c'est justement de ce bonheur que le religieux doit porter témoignage. Vraie mission prophétique, qui renverse les idées courantes, selon lesquelles la souffrance est une agression au bonheur de l'homme. Alors qu'aux yeux de beaucoup cette souffrance apparaît comme le mal suprême à éviter, le religieux la regarde comme un don mystérieux qui l'aide à réaliser sa vocation, et à obtenir une fécondité rédemptrice pour son existence. S'il se maintient dans la perspective surnaturelle de son engagement à la suite du Christ, il ne s'abandonne pas aux plaintes ni aux sentiments de révolte ou d'aigreur. Il peut certes ressentir vivement, comme Jésus lui-même, les résistances et luttes intimes en face de la croix, mais ces angoisses sont transitoires et ne lui enlèvent pas le courage de tout accueillir et de tout supporter. Elles ne peuvent même pas obscurcir le bonheur profond qui accompagne chaque épreuve acceptée et offerte. Il expérimente à quel point les béatitudes ne sont pas un vain mot.

Rien de plus impressionnant que le témoignage du bonheur au milieu de grandes souffrances. Beaucoup d'autres chrétiens que le religieux sont appelés à le donner. Mais pour le religieux, comme l'affirme le Concile, c'est «en vertu de son état» qu'il est requis d'agir en témoin

des béatitudes.

Pour éclairer pleinement cette exigence de son état, il faut noter que par l'union plus intime qui le lie au Christ, le religieux participe plus foncièrement non seulement au mystère de la Passion, mais à celui de la Résurrection. Ainsi, tout en goûtant plus vivement le fruit amer de la souffrance, il reçoit avec plus d'abondance la joie de Pâques dans sa vie. Il vit la participation à la douleur rédemptrice en ayant toute son existence enracinée dans le Christ triomphant.

Le prophétisme des béatitudes qui transparait en lui est identiquement le prophétisme pascal, passage de la souffrance la plus déchirante à la joie la plus profonde.

L'édification de la cité de Dieu

On a beaucoup parlé, dans les temps récents, de la contribution des chrétiens à l'édification de la cité terrestre. Le Concile lui-même a souligné, dans la Constitution *Gaudium et Spes* l'apport de l'Église et des chrétiens au développement de la société, à la multiplicité de ses activités. Les religieux ont leur rôle à jouer dans cet apport, mais, selon *Lumen gentium*, il doit être envisagé dans la perspective de l'édification de la cité céleste. Le Concile affirme le devoir des religieux «de travailler chacun selon ses forces et selon la forme de sa vocation propre, soit par la prière, soit aussi par une activité effective, à enraciner et à fortifier dans les âmes le règne du Christ, à le répandre en toutes parties de l'univers» (44). Pour préciser davantage le sens de cette mission, il affirme que la profession des conseils évangéliques doit entraîner le peuple de Dieu dans sa marche vers la cité future: «En libérant davantage ses adeptes des soucis terrestres, l'état religieux en vient aussi davantage à manifester à tous les croyants les liens célestes déjà présents en ce temps, à témoigner de la vie nouvelle et éternelle acquise par la rédemption du Christ, à annoncer d'avance la résurrection future et la gloire du royaume des cieux».

C'est ainsi que l'état religieux aide le peuple de Dieu à mieux se rendre compte qu'il n'a pas ici de cité permanente. Il encourage les chrétiens à lever le regard au-dessus de ce monde et au-delà de la vie terrestre.

Il y a là un prophétisme nécessaire pour rappeler sans cesse à ceux qui risquent d'être exclusivement absorbés par les soucis terrestres, la réalité d'une autre vie. Les religieux ont pour tâche, en quelque sorte, de rendre plus concrète, plus proche de tous les hommes, la cité de Dieu invisible.

Cette cité de Dieu, ils l'édifient dans l'ombre, non seulement par leur activité apostolique, mais d'abord par leur état de consécration. Par le célibat, ils commencent à édifier sur la terre l'intimité la plus complète de l'homme avec Dieu qui sera la caractéristique de la possession béatifique. Par la pauvreté, ils acquièrent, selon le mot de Jésus, le trésor du ciel. Par la fraternité, ils inaugurent la communauté qui, dans l'au-delà, jouira de la perfection de l'amour et de l'unité. Par la voie des béatitudes qui se nourrissent de sacrifice, ils construisent le bonheur suprême, définitif de l'humanité.

L'édification de la cité de Dieu ne peut être que cachée. Les religieux n'ont pas le réconfort de constater la fécondité de leur état, ni les fruits spirituels de leur activité. Ceux qui par contre ne veulent tenir compte que de la société visible et des efforts pour améliorer sa condition terrestre sont portés à trouver inutile l'état religieux.

L'affirmation prophétique de la vie religieuse n'a de sens que pour des croyants. Elle tend à réveiller la foi, à la rendre plus attentive au véritable but de l'existence humaine, la formation du royaume de l'amour dans la possession de Dieu.

*Piazza della Pilotta 4
00184 Roma*

Jean Galot, s.j.

Si vous désirez poursuivre individuellement ou en groupe votre réflexion sur les thèmes du présent numéro ou des numéros antérieurs, vous pouvez vous procurer un ou plusieurs exemplaires de la revue à l'adresse et aux prix suivants:

- 5750 boulevard Rosemont, Montréal. Tél.: 259-6911.
- \$0.70 l'exemplaire; \$0.50 pour dix exemplaires et plus.

la **vie** des communautés religieuses

5750, boulevard ROSEMONT
MONTREAL HIT 2H2
Qué., Canada

5750, boulevard Rosemont
Montréal, Québec H2H 2H2

FRAIS DE RETOUR GARANTIS
PORT PAYÉ À QUÉBEC
COURRIER DE LA DEUXIÈME CLASSE
ENREGISTREMENT NO 0828